

Au pressoir

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 43

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

AU PRESSEUR.

DURANT toute la journée, ils avaient vendangé ; et maintenant ils venaient au pressoir, parce qu'ils étaient fatigués et qu'il leur fallait s'asseoir sur le banc pour écouter le moût qui coule doucement dans la grande cuve. Garçons en gilets à manches et portant des tabliers verts ou bleus, filles aux jupes courtes et aux mouchoirs rouges noués sur la tête.

Sous le soleil pâli de l'automne, dans les vignes en pente où les feuilles jaunissent, en face du grand lac enveloppé de brumes, ils avaient cueilli le raisin, ils l'avaient foulé avec le « semotoir » et porté les brantes jusqu'à la bossette garée, au bord de la route, sur son char à brancards. Et leur travail avait été accompagné de chants, de rires et de plaisanteries. Les jolies filles qui avaient laissé, par mégarde, des grappillons aux souches, s'étaient un peu défendues et avaient poussé des petits cris au moment où les garçons étaient venus les embrasser. Puis, s'étant recoiffées, elles se mettaient, de nouveau, au travail.

Et maintenant, ils étaient tous là, sur le banc du pressoir, silencieux, fatigués, un peu timides, comme si leur hardiesse de tout à l'heure était brusquement tombée.

* * *

Il était là également le vieux Samuel, assis sur un escabeau. Sous son grand chapeau de feutre, on voyait un petit visage maigre, creusé de rides profondes. Il fumait lentement sa pipe à couvercle et lançait, de temps à autre, une bouffée, qui s'en allait former un petit nuage autour de la lampe à pétrole fixée au plafond.

Par delà l'échafaudage des poutres entrecroisées, on apercevait l'énorme vis du pressoir, toute noire et brillante avec son écrou qui supporte la « palanche ». C'était un vieux pressoir, un pressoir d'autrefois, tout en bois de chêne et pouvant recevoir, d'un seul coup, la récolte de plusieurs vignes. Deux hommes étaient au treuil. Ils tournaient lentement autour de la colonne mobile, appuyant de l'épaule contre la traverse de bois. Et la lourde « palanche » s'avantait avec lenteur dans un grincement qui semblait vouloir durer. En haut, la grosse corde s'enroulait peu à peu et, quand le « quart » était achevé, un homme ramenait brusquement la « palanche » à son point de départ. Alors, dans le silence qui se faisait soudain, le moût, couleur du miel, reprenait sa chanson monotone.

Mais on vient au pressoir pour s'amuser, rire et danser ; et les filles commencent à montrer qu'elles s'ennuyaient. Elles auraient bien voulu danser mais Auguste — qui jouait comme pas un de la musique à bouche — était de mauvaise humeur. Il était de mauvaise humeur à cause d'une petite querelle qu'il avait eue, à la vigne, avec Suzanne, sa bonne amie. Et maintenant il boudait.

— Querelle d'amoureux, avait dit Alfred ; cela disparaîtra bientôt comme la neige qui est tombée sur la Dent d'Oche.

Le vieux Samuel, qui n'avait rien dit jusqu'à présent, se mit à raconter une histoire. Aussitôt les conversations cessèrent parce que le vieux Samuel parlait bien et parce qu'on aimait à l'entendre raconter les choses du vieux temps qu'il était seul à connaître.

* * *

Ayant toussé pour s'éclaircir la voix, il commença :

« C'était il y a bien longtemps. Je venais de communier ; mêmement ce n'était moi qui avais récité le vœu du baptême. A seize ans, on commence un peu à se mêler à la jeunesse, mais on est encore bien timide et l'on regarde avec admiration ceux qui ont déjà fait leur service militaire.

Il y avait surtout un carabinier qui s'appelait François. Un grand gaillard, solide luron, bien bâti et qui n'avait pas froid aux yeux. Infatigable danseur, il ne manquait jamais un bal, aussi était-il connu dans tous les villages environnants. Les filles ne voyaient de beau que lui et quel-

quefois nous disions, avec une pointe d'amertume :

— Il n'y en a point comme François, il a toutes les chances !

Pendant, on apprit un jour qu'il avait une bonne amie. Elle s'appelait Alice. C'était une jolie fille aux joues roses, au teint frais, avec des yeux bleus et des cheveux blonds. On ne reconnaissait plus François ; lui, si volage d'habitude, n'avait de regards et d'attentions que pour elle.

Vint le temps des vendanges. Comme d'habitude il y a un va et vient continu dans les vignes. On invite les parents et les amis. On rit, on chante, on mange du raisin et, le soir, on remplit son panier pour rentrer chez soi. François vendangeait chez les parents d'Alice. Il portait la brante, il disait des gaudrioles, il était heureux.

Tout alla bien jusqu'au jour où l'on vit venir un monsieur qui portait un complet neuf, une belle cravate et des souliers vernis. Sur son gilet blanc s'étalait une grosse chaîne de montre en or. Le fait est que l'arrivée de ce monsieur fit sensation. Plus tard, j'ai appris qu'il était intéressé dans un commerce de vins à Paris et, qu'après dix ans d'absence, il était revenu au pays pour la première fois. Ses anciens camarades d'école lui faisaient fête, d'autant plus qu'il payait volontiers à boire à tout le monde.

Tout de suite, il prit une seille et se mit à vendanger. Il se trouvait justement à côté d'Alice. D'abord il ne put s'empêcher de voir qu'elle était jolie. Il lui parla ; il lui dit le plaisir qu'il avait eu de revenir au pays ; il lui fit quelques compliments, ma foi, bien tournés. Il parlait bien et elle l'écoutait, confiante. Quand François venait près d'eux, avec sa grosse seille, pour prendre les raisins, d'un commun accord ils se taisaient. Puis la conversation reprenait sitôt après son départ.

Moi qui vendangeais dans une vigne voisine, j'avais tout le temps d'observer ce petit manège. Quelquefois, je jetais un coup d'œil vers François et je remarquais qu'il avait un mauvais regard. Lui, si loquace d'habitude, se taisait maintenant et baissait la tête. De temps à autre, Alice lui lançait un coup d'œil inquiet, puis elle se remettait à vendanger tandis que son voisin lui parlait à voix basse. Par moments, il se penchait pour cueillir une grappe et il lui arrivait de frôler la chevelure de la jeune fille.

Le premier grappillon qu'elle laissa, il s'empressa de le cueillir. Et ce fut le premier baiser. Tout le monde rit excepté François. La seconde fois, Alice se défendit un peu, puis, de tout, les autres fois parce qu'on s'arrangeait que François ait le dos tourné avec sa brante.

Vers le soir, à six heures, comme la nuit tombait, les vendangeurs s'en allèrent les uns après les autres. Il ne resta plus, à la vigne, que le « monsieur de Paris », comme on l'appelait déjà, et Alice. Ils revinrent lentement et, quand ils arrivèrent près du mûr qui borde la grande route, Frédéric — c'est ainsi qu'il s'appelait — saisit brusquement Alice par la taille et l'embrassa.

Posté à l'angle du mur, depuis un bon moment, François qui se méfiait, n'y tint plus. Il bondit sur son adversaire qu'il renversa d'un coup de poing. La lutte était inégale, François, étant le plus fort, avait l'avantage.

Alice restait là, immobile, atterrée. De temps à autre, elle disait :

— François, François, je t'en supplie !

Mais celui-ci frappait plus fort. Heureusement qu'on est venu les séparer.

Aux reproches qu'on lui fit, François ne répondit rien. Il monta dans sa chambre, rassembla ses vêtements dans sa valise et partit. On ne l'a jamais revu depuis.

Vous pensez si on parla de cette histoire au village. On en parla sur le seuil des portes, au four, à la fontaine et dans les auberges. On vit, une fois ou deux, Alice se promener avec le beau Frédéric ; il n'en fallut pas davantage pour qu'on dise qu'ils étaient « promis ».

Cependant il n'en fut rien. Quinze jours après les vendanges, le « monsieur de Paris » partit un matin pour la grande ville, heureux de son séjour, satisfait d'avoir pu se tirer d'affaire avec de vagues promesses qui ne l'engageaient en rien. Alice attendait. Elle reçut une première lettre, puis une seconde ; au nouvel-an une carte postale — l'Arc de Triomphe de l'Etoile, je crois — puis plus rien.

Alors elle se prit à regretter François. Elle essaya d'avoir de ses nouvelles, mais tout fut inutile. Après trois ans d'attente, elle finit par épouser un paysan du Gros de Vaud. Quant à François, je sais qu'il habite Genève. Après une existence un peu mouvementée, il vint se fixer là pour se marier. Il arrive maintenant au soir de la vie, entouré de nombreux enfants et petits-enfants.

* * *

Pendant que Samuel racontait son histoire, Auguste s'était rapproché de Suzanne. Quand il eut fini, on vit les hommes du pressoir faire la « recoupée ». Alors Auguste et Suzanne sortirent dans la nuit. Ils prirent le petit sentier qui conduit au lac, à l'endroit où les peupliers balancent leur cime puissante. Ils marchaient l'un près de l'autre éclairés par la lune. Sur l'eau, il y avait le miroitement des vagues et le lac semblait partagé en deux par une grande route d'argent.

Jean des Sapins.

A l'école. — Il s'agissait d'arithmétique, de calcul écrit. L'élève écrit les problèmes que voici :

1. — Un crapaud a détruit dans mon jardin 9 chenilles, 8 scarabées, une douzaine de limaces et 19 mouches. Combien a-t-il mangé de bêtes nuisibles ?

2. — Jeanne cueille au bord du ruisseau 21 anémones, 12 primevères et 15 boutons d'or. Combien a-t-elle cueilli de fleurs en tout ?

L'élève apporte bientôt son travail sans aucune solution, sans aucun chiffre, mais avec les réponses suivantes :

1. — Y avait plus de sales bêtes dans mon jardin.
2. — Sette fille avait un beau bouquet. W. R.

FÊTE D'ENFANTS

*Le large flot qui passe, passe,
Le flot des rires gracieux,
Coule doucement sur la place,
Avec du bonheur plein les yeux ;
Et le grand soleil, dans l'espace,
Fait rayonner, du fond des cieus,
Le flot des rires gracieux,
Le large flot qui passe, passe...*

*Le petit pied qui glisse, glisse,
Mal assuré, sur le plancher,
Manque un pas de danse, « en coulisse »...
« Qu'importe ! et pourquoi se fâcher !
Viens vite, avant que ça finisse ! »
Et parfois, on voit trébucher,
Mal assuré, sur le plancher,
Le petit pied qui glisse, glisse...*

*La douce voix qui chante, chante,
Au retour, le long du chemin,
Clame combien la fête enchante
Les petits, se donnant la main...
Car la cohorte rayonnante
A rempli de son cœur câlin,
Au retour, le long du chemin,
La douce voix qui chante, chante...*

*Sur l'escalier qui monte, monte,
Sur le grand escalier des ans,
Encore un degré qui se compte,
Encore une fête d'enfants...
Que leur vie soit un doux conte,
Un conte aux mille attraits grisants,
Sur le grand escalier des ans,
Sur l'escalier qui monte, monte...*

L. Massard.

Privilege de popriétaire. — Il y a de cela une vingtaine d'années environ. C'était en hiver ; il neigeait, il pleuvait tout à la fois en ville. Un conseiller communal — du haut — arrivant en séance, est abordé par un collègue de la ville : « Et puis, avez-vous bien de la neige là-haut ? »

— Oui bien, ceux qui ont du terrain...

— Mg.